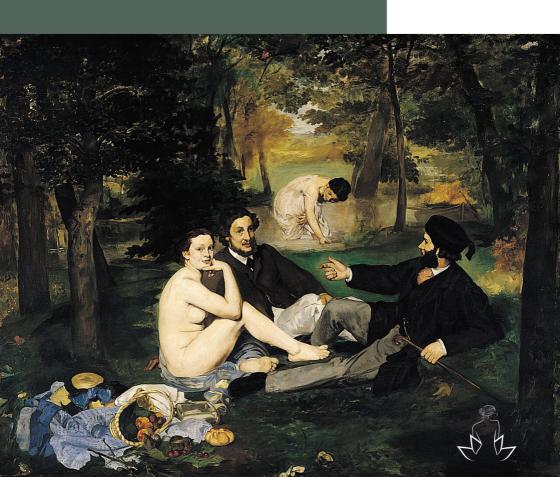
Charline88 Nathan Kari Sensuelle Émilie Lioubov

Le déjeuner sur l'herbe



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Le Déjeuner sur l'herbe - Édouard Manet (1863)



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution: https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88 Nathan Kari Sensuelle Émilie Lioubov

Le déjeuner sur l'herbe

Concours d'écriture



Les auteurs

Charline88	7
Nathan Kari	13
Sensuelle Émilie	19
Lioubov	25

Variations autour du « Déjeuner sur l'herbe »

Se soumettre à des contraintes – ou plutôt soumettre sa plume à diverses contraintes – voici un défi propre à mettre en appétit bien des auteurs amateurs (et un peu masochistes, il faut le reconnaître).

Un concours a récemment été proposé sur un site de littérature érotique, avec pour thème Variations autour du *Déjeuner sur l'herbe*, une œuvre d'Édouard Manet. Comme l'avait précisé son initiateur, le but n'était pas de faire une analyse du tableau ni d'essayer de trouver ce qu'avait voulu exprimer le peintre : il s'agissait simplement d'une image sur laquelle il fallait s'appuyer pour construire une histoire.

Alors, ces fameuses contraintes, quelles étaient-elles? Les voici :

- Le texte doit faire 1200 mots exactement.
- Phrase d'entame : « En ce bel après-midi d'été... »
- Mots à intégrer : neige, jalousie, myrtille, chatouilles, trésor. Dans cet ordre-là.
 - Phrase finale : « ... en ce bel après-midi d'été. »

Les résultats ont été proclamés, et – surprise! – les trois premières marches du podium étaient squattées par des auteurs du Jardin d'Aphrodite; toutefois, la troisième étant partagée (ex aequo) avec une nouvelle auteure encore inconnue de nous, Sensuelle Émilie, nous ne pouvions pas ignorer son talent; c'est pourquoi nous l'avons invitée à venir cheminer en notre compagnie dans les allées de cet agréable jardin qui est le nôtre (hé, vous avez remarqué le jeu de mots « jardin / Le Nôtre » ?).

C'est donc quatre textes au lieu de trois que nous vous proposons, bien différents les uns des autres. Alors suivez-nous dans cette clairière ombragée pour y découvrir les visions champêtres de Charline88, Nathan Kari, Sensuelle Émilie, et Lioubov. Charline88

« En ce bel après-midi d'été... »

Quelques mots griffonnés au dos d'une carte. Dans quelles circonstances? Alors cette simple phrase me ramène si loin en arrière...

Pourquoi étais-je nue? Toute une histoire qui remonte à la surface de ma mémoire embrouillée. Bizarre aussi comme les images de ce lointain passé sont d'une netteté implacable, alors que ce que j'ai fait seulement hier m'échappe! J'entends encore Louis :

— Oh! Alice! Ta peau... blanche comme neige de décembre!

Et moi, pauvre folle, qui souris. Je crois encore que toi, Héloïse, tu vas aussi venir me tenir compagnie. Tu te tiens un peu à l'écart. Ma nudité te gêne? Peut-être. Toi pourtant si prompte à jeter ta gourme, si rapide dans l'intimité de notre chambre... tu ne supportes pas la présence de cet ami, Paul, qui parle tellement. Le ruisseau chante, quelques pas en amont de cette nappe que nous dressons. Une table pour un pique-nique qui s'annonce bucolique.

Et c'est bien dans ce ru, lors d'un élan mal calculé, que je suis tombée jusqu'à la taille. Mes vêtements sont bons à tordre, trempés, perdus. Alors lequel de nos deux compagnons a suggéré que nous les fassions sécher durant le déjeuner? Paul? Louis? Je dois faire un énorme effort de mémoire pour juste retrouver les mots de ce midi-là. Puis ils résonnent dans ma tête. Finalement non! C'est toi, Héloïse, qui ris si fort alors que je glisse dans cette onde fraîche:

- Eh bien, te voici bien lotie! Regarde-moi dans quel état tu t'es mise, ma pauvre Alice. Tu comptes donc gâcher notre sortie?
- Bon! Trouvons un endroit pour que notre belle amie remette un peu d'ordre dans sa tenue.

— ...

Je n'ai rien répondu. À quoi bon, de toute façon? L'emprise que tu exerces sur moi est quasi totale. Alors, lorsque tu ouvres mon caraco puis dégrafes ma robe, j'accepte sans broncher. Bien entendu que Paul et son complice du jour ne font aucune remarque. J'imagine un instant que tu vas mourir de jalousie de me voir ainsi sans fard, offerte aux yeux concupiscents de ces deux hommes. Mais tu te contentes de sourire. Dès que nous nous sommes installés, tu t'es éloignée.

Qu'espères-tu? Que je crie au loup, que je tape du pied? Je suis assise sur un coin de cette couverture... drôle de couleur pour une nappe, qu'un violet délicat, tirant sur myrtille. Et les deux garçons qui me font un brin de cour. Étrange équipage que ma mémoire fait resurgir, et j'ai peur de ce que leurs yeux ne cherchent plus à éviter. Pourquoi, Héloïse, ne viens-tu pas m'aider? Tu me laisses m'enliser, tiraillée entre le désir de te serrer dans mes bras et celui de leur hurler la criante vérité.

Eux ne se préoccupent de rien. Ils se contentent de suivre chaque mouvement de mon corps pour en deviner ses secrets qui te sont réservés. Oh, vilaine fille qui m'abandonne à ces gens, telle une brebis... Finalement, je sens la brûlure de ces quinquets avides de venir se poser sur ce buisson que je masque d'une cuisse relevée. Et pourtant! Je ressens comme des chatouilles au passage de ces yeux que Paul et Louis ne peuvent s'empêcher de laisser traîner. Quant à toi, tu restes sagement à quelques pas. Drapée dans ton attente. Celle de voir mes réactions, celle de me voir désormais livrée aux jugements masculins? Moi qui ne possède rien, rien d'autre que toi. Et pour tout trésor que cette source si remarquée en cet instant.

Deux paires de mirettes qui me détaillent et froncent leurs sourcils. Ils espèrent un plus, que je ne saurai jamais leur accorder. Tout est à toi, et ça te fait sourire. Tu rêves sans doute, en suivant le manège de ces beaux parleurs, à cette nuit passée où notre couche est devenue champ de bataille! Et ce sont bien ces scènes où nous nous sommes partagées, où nous avons si bien croqué la pomme... sans pour cela réclamer le serpent : ce sont bien ces instants si délicats que je garde là au fond de ma mémoire.

Paul parle... avec ses mains, à la manière d'un Italien. Louis se gausse des propos que lui tient son ami; et moi... moi, ma belle Héloïse, mes pensées sont toutes tournées vers toi. Tu es celle que j'aime... l'amour de toute une vie. Mais comment leur dire, à ces deux gandins, que leurs manœuvres d'approche n'auront aucun résultat?

Ils paradent, ils pérorent, sentant peut-être que la proie dans son intégrale impudeur peut leur appartenir. C'est sans compter sur mon âme déjà possédée; quant à mon cœur... n'en parlons même plus : il ne bat que pour cette femme à deux pas de ce groupe que nous formons, Paul, Louis et moi. Leur hurler la pure vérité serait un sacrilège? À moins qu'elle ne nous attire les foudres de cette masse d'amis que nos deux courtisans entraînent dans leur sillage. Je les entends déjà, et j'en frémis :

— Non, mais! Regardez-moi ces deux gougnottes... Elles sont comme deux chiennes en chaleur, et se butinent à longueur de nuit.

Comment éviter les quolibets – pour ne pas dire l'opprobre – que notre inconduite, si elle était connue, ne manquerait pas de nous attirer? Cependant, les lèvres me brûlent de me taire. La couleur de ces sentiments que j'éprouve pour toi, Héloïse, reste celle d'un ciel d'été. Bleu, sans nuages, mais les deux hobereaux qui m'entourent et roucoulent font tache sur cette herbe où nous allons déjeuner. Le soleil est là qui frise de tous ses feux un tas de haillons mouillés.

Et je dois reconnaître que si parfois je le suis aussi à un endroit que la décence m'interdit de nommer, ce n'est pas vraiment par ce qu'ils me racontent... Non! Je suis tout à toi, toi qui te tiens en cet instant bien trop loin de moi... Tu es belle dans ta parure de jeunette ambitieuse. Les garçons sont charmants et de beaux partis. Mais la seule personne qui me semble digne d'être aimée... a des seins et un visage d'ange.

Pourquoi Dieu permet-il que des êtres si semblables se sentent attirés, si c'est pour les jeter en pâture à la vindicte populaire? « Aimez-vous les uns les autres. » : n'est-ce pas une phrase entendue mille fois dans nos églises? Et je suis là, entourée par deux mâles des mieux bâtis, avec le cœur qui frappe pour une autre moi. Et tu fais comme si j'étais invisible. Oh, mon Héloïse chérie...

Ces messieurs me font des courbettes, se jaugent et se jugent, cherchant chacun à se mettre en avant. Au fond de mon âme, j'ai de la peine pour chacun d'eux. Je connais le prix de ces luttes qui nous entraînent dans des affres douloureuses. Celles des amours déçues. Le tien pour moi ne serait-il qu'un jeu? Pervers sans doute, mais qui me donne de délicieux frissons au creux des reins. Alors les tentatives infructueuses de ces aras de salons au beau milieu de notre campagne deviennent insipides.

Et mes doigts ont griffonné : « En ce bel après-midi d'été... »

Nathan Kari

En ce bel après-midi d'été 1863, le soleil resplendit dans un ciel bleu. À l'ombre des arbres, deux couples profitent de la journée autour d'un déjeuner sur l'herbe déjà bien avancé, loin du chaos et de l'agitation des villes.

Deux hommes se font face, assis à leur aise dans l'herbe. Barbes brunes plus ou moins fournies, vêtements chics, les deux ont un air de famille. À la droite du premier, une jeune femme nue est peu attentive aux conversations des hommes. Plus loin, une autre jeune femme se rafraîchit dans une petite source d'eau.

- Alors, Louis, vous vous êtes rencontrés où?
- Cela remonte aux neiges de cet hiver. La belle Alice m'est apparue comme un ange envoyé des cieux...

Louis détaille cette rencontre miraculeuse tandis qu'Héloïse, la seconde femme, revient vers le trio et s'installe à côté de Louis. Elle commence à jouer avec la cravate de ce dernier.

- En tout cas, nous sommes ravis de vous rencontrer, Alice. N'est-ce pas, chérie?
 - Évidemment, Paul, répond Héloïse.

Alice est peu convaincue, vu le regard hautain que lui porte cette dernière. Mais elle n'en a cure. Ses objectifs sont autres.

À côté, Héloïse, prise par un fougueux désir, s'attaque aux affaires de Louis. L'homme se laisse faire, ravi, sous l'œil attentif de Paul. Peu de temps après, voilà une Héloïse haletante, perchée sur le membre de Louis.

- Une vision qui donne faim! s'exclame Paul.
- Chère Alice, n'hésitez pas à vous occuper de mon mari avant qu'il ne nous fasse une crise de jalousie.
 - Oui, avec plaisir, mais plus tard...

Paul n'insiste pas. C'est un homme de bonne famille. Un Craine comme lui saura se montrer patient. Il se contente pour le moment d'admirer le coït entre son frère et sa femme.

— Alors, cher frère, comment se portent vos affaires? lâche Louis entre deux soupirs de plaisir.

- Les temps sont durs. Se fournir en coton devient vraiment compliqué. Si seulement Lincoln pouvait lever son blocus : on pourrait au moins en faire importer d'Amérique. Je vais tout de même réduire mes frais en me débarrassant de main-d'œuvre.
- Êtes-vous vraiment obligé de licencier du personnel? interroge Alice.
- Si je ne veux plus être en déficit dans le textile, oui; mais sinon, ce n'est pas vital. Avec mes autres industries, je suis encore loin de la faillite.
- Alors pourquoi licencier ces pauvres gens? Ils vont se retrouver sans salaire en ces temps difficiles.
- C'est une plaisanterie? réagit Héloïse. Parce que je ne la trouve pas vraiment drôle.
- Chère Alice, s'étonne Paul, le but d'une entreprise est de gagner de l'argent.
 - Mais que vont devenir vos employés?
- Cela suffit, femme! s'emporte Louis. La gestion des affaires familiales ne vous regarde pas.

Alice n'insiste pas. Héloïse lui lance un regard mauvais et un petit sourire moqueur avant d'embrasser à pleine bouche son beau-frère. Elle ondule maintenant rapidement sur le sexe masculin. Leur coït arrive à son terme.

— Voulez-vous de ma tarte aux myrtilles? propose Alice. Je l'ai préparée moi-même d'après une recette de ma tendre mère.

Héloïse laisse échapper un petit rire moqueur.

- Voilà qu'elle fait elle-même ses tartes comme une vulgaire miséreuse... Tss! N'aviez-vous pas de domestiques là d'où vous venez?
- Allons, Héloïse, ne soyez pas impolie avec l'amie de mon frère! Bien entendu, ma douce Alice, nous prendrons une part. N'est-ce pas, mon amour?
 - Oui, volontiers, concède Héloïse.

Alice sourit. Elle découpe avec lenteur trois parts qu'elle dispose dans des assiettes et les distribue aux autres. Héloïse, d'une humeur suspicieuse, observe la part. Elle y plante une petite cuillère d'argent, et d'une geste raffiné gobe une bouchée du dessert. Son expression hésite entre afficher son plaisir gustatif et critiquer par mauvaise foi les talents culinaires d'Alice.

- Vous ne prenez pas de part? s'étonne Paul.
- Non; j'ai assez mangé. Et puis j'étais plutôt tentée par une autre sucrerie.

Alice accompagne sa réponse d'un regard de braise et, adoptant une allure féline, s'approche de lui à quatre pattes. Une main se pose sur la cuisse de Paul et glisse vers son entrejambe. L'homme frémit d'excitation. Son frère lui envoie un clin d'œil complice tandis qu'Héloïse observe la scène sans cacher son mépris.

- Laisse-la faire, Paul, lui conseille Louis. Sa bouche fait des merveilles!
- Tss! peste Héloïse. Avec la bouche? À la façon des femmes de petite vertu?
 - Je n'ai jamais trouvé d'homme à s'en plaindre... sourit Alice.

Paul non plus n'irait se plaindre, bien au contraire. Il se défroque et laisse son sexe s'étendre de tout son long. Son fruit violacé est gobé par la bouche gourmande de la jeune Alice. L'homme frémit d'extase.

- Quel régal! s'exclame-t-il.
- La tarte aussi, ajoute Louis. C'est comme des chatouilles sur ma langue.

Curieux, Paul en introduit un morceau dans sa bouche, qu'il m'astique avec véhémence.

- En effet, c'est un ravissement pour les papilles! Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, ma douce Alice. Qu'avez-vous mis pour qu'elle soit si délicieuse?
 - Un ingrédient secret, mon cher...
 - Mais quel est-il? Dites-moi tout, je veux le savoir!

- Si je vous le disais, ce ne serait plus un secret.
- Dites! Je vous jure que nous emporterons votre secret dans la tombe.

Alice s'étrangle de rire et retourne pourlécher le gland soyeux de Paul. Héloïse commence à se sentir nauséeuse. Sa tête lui tourne et son ventre se tord de douleur. Une remontée gastrique la prend. Elle se précipite vers le lac et vomit.

— Qu'y a-t-il, mon trésor? s'inquiète Paul.

À regret, il abandonne la bouche soyeuse d'Alice et se précipite vers sa femme qui gémit de douleur. Louis le suit. Alice, sourire aux lèvres, se contente de piocher quelques fruits dans le panier.

— Mais c'est du sang! remarque Paul, stupéfait.

Héloïse se tord dans tous les sens et finit par perdre connaissance. Les deux hommes tentent en vain de la ranimer jusqu'à ce que, derrière eux, le rire satisfait d'Alice leur glace le sang.

- Vous vouliez connaître mon ingrédient secret ? Une bonne dose d'un cruel poison!
 - Quoi? s'effraie Paul. Mais pourquoi?
- Vous vous souvenez d'Émile Louviers? Vous lui avez proposé de monter une affaire avec vous mais vous lui avez, à la place, tout pris, jusqu'au dernier sou. Anéanti, il n'a plus eu la force de vivre. Moi, je suis sa fille.

Les deux frères tombent à genoux. De monstrueuses crampes d'estomac les font souffrir. Leur regard est affolé. Louis est le premier à cracher du sang.

— Vous n'êtes qu'une bande de parasites! Avides de richesses, vous exploitez les autres sans vous soucier des dégâts que vous occasionnez! Vous détruisez tout sur votre passage. Espériez-vous vraiment que jamais justice ne serait rendue?

Les frères Craine ne répondront jamais. Leurs corps gisent maintenant sans vie près du lac. Alice lève le visage vers le ciel et sourit, fière d'elle. La vengeance est un plat qui se mange froid, et le meilleur qu'elle ait dégusté en ce bel après-midi d'été.

Sensuelle Émilie

En ce bel après-midi d'été, je n'en peux plus de rester enfermée dans le noir chez moi. Je décide, malgré la chaleur, d'aller dans un parc en dehors de la ville. Son grand lac doit avoir attiré beaucoup de monde aujourd'hui. Mais je connais un petit coin, que personne n'irait fréquenter en pleine journée.

Je prends un petit chemin poussiéreux, peu fréquenté. Et dire qu'en février, j'avais de la neige jusqu'aux chevilles ici! Mes pas me conduisent jusqu'à un petit étang entouré d'arbres. Trouvant un endroit confortable, je m'allonge pour profiter de la fraîcheur de l'ombre et de l'étang, et ferme les yeux.

— Eh oh! Alice! Vous rêvez?

Une voix me tire de ma douce torpeur. J'ouvre les yeux, surprise. Je suis debout dans la petite clairière, en compagnie de deux hommes. Il me semble vaguement les connaître. L'homme en face de moi se met à rire et houspille mon voisin.

— Voyons, Louis, ne brusque pas ma chère épouse! Elle est déjà assez déçue de perdre.

De perdre? Je regarde mes mains : je tiens un jeu de cartes. Celles dudit Louis et de l'autre homme sont vides.

— Eh oui, Alice, vous avez encore le mistigri. Vous devez enlever... votre corset! Voulez-vous que Paul vienne vous aider? propose Louis.

Je suis abasourdie par ses paroles. Je baisse les yeux et me rends compte que je ne porte plus qu'un corset et un jupon. Je rougis brusquement. L'homme qui se dit être mon époux m'encourage gaiement. Je regarde désespérément autour de moi. Sur la berge de l'étang, une autre jeune femme, en jupons, trempe ses pieds dans l'eau fraîche.

- Je t'avais prévenue, Alice. Ne joue jamais aux cartes avec eux!
- Héloïse! Tais-toi donc, sinon je vais te faire taire, moi! crie Louis.
 - Vas-y! Fais-la donc taire! l'exhorte Paul, mon mari.

Louis court vers Héloïse et, la prenant dans ses bras, la jette brutalement à l'eau. Lorsqu'Héloïse refait surface, elle frappe l'eau de ses poings, en colère, sous les rires des deux hommes. Elle rassemble son jupon et s'éloigne un peu de nous pour essorer son vêtement en maugréant. Louis revient s'asseoir et adresse un sourire goguenard à Paul.

- Mon vieux Paul, tu as de la chance d'avoir une épouse aussi charmante qu'Alice. Je ne suis pas gâté avec Héloïse...
 - Je t'ai entendu! Tu me le paieras! crie-t-elle.
- La jalousie ne sied guère à votre joli minois, ma chère... lui lance Louis avec ironie.
 - Tu as accepté les règles du jeu, Alice, confirme Paul.

Je suis surprise qu'il m'encourage à me dévêtir ainsi devant un autre homme, en extérieur en plus. Mais je ne commande pas ce corps. De bonne grâce, je pose les mains sur le tronc d'arbre, derrière moi. Je n'ai pas l'intention de lutter.

- Peut-être que l'un de vous aura la bonté de m'aider, alors... demandé-je avec un sourire mutin.
 - Louis, je t'en prie.

Et en plus, mon mari invite un autre homme à me déshabiller. Louis bondit sur ses pieds, renversant le panier pique-nique et les quelques fruits qu'il contient. J'attends, avec une étrange impatience, les doigts habiles de Louis. Avec dextérité, il délace mon corset, me frôlant la peau par moments, m'arrachant un soupir de plaisir. Je sens alors mon jupon et mon corset glisser le long de mes jambes.

— Tournez-vous, Alice. Cessez de nous faire languir! ordonne Louis.

Intimidée, je me tourne lentement, cachant ma poitrine et mon intimité des mains et vois les regards gourmands des deux hommes sur mon corps nu. Dans l'eau, j'entends Héloïse pouffer d'indignation. J'imagine qu'elle ne pensait pas que je jouerais le jeu jusqu'au bout.

— Montrez-vous, Alice.

Je me soumets à sa demande et baisse mes bras le long du corps, tout en détournant la tête. Je suis rouge de honte. Paul pose ses mains sur ma taille. Je tressaille à son contact. Mais non pas de peur. Non, c'est autre chose. Quelque chose que je n'ai jamais ressenti jusque-là. Comme si je goûtais au fruit interdit.

— C'est vrai que ta femme est magnifique, Paul.

Les mains de Paul caressent doucement ma peau, frôlant à peine ma poitrine. Ses lèvres déposent un léger baiser sur ma nuque. Comment Louis peut-il accepter que cet homme me touche ainsi? Pourquoi Héloïse le tolère-t-elle? Pour Louis, la réponse semble simple : c'est un pervers qui se délecte du spectacle. Son regard brûlant m'excite. Jusqu'où va-t-il jouer le jeu?

- J'ai vu une chose extraordinaire à un banquet, la semaine passée, dit Paul en glissant ses mains sur mes hanches. Notre hôte a fait servir les canapés sur le corps nu d'une femme.
- Vraiment? demande Louis en se redressant. Quelle bonne idée!

Encouragée par les deux hommes, titillée par cette idée, je me laisse guider par Paul et m'allonge sur mon jupon étalé au sol. Paul prend le panier pique-nique renversé et rassemble les fruits. Tournant la tête, je vois Héloïse qui s'appuie sur la berge, visiblement intéressée par ce qu'il se passe. Avec douceur, Paul prépare les fruits.

Sous le regard gourmand de Louis, il dépose d'abord une moitié d'abricot sur chacun de mes mamelons. La fraîcheur du fruit me fait frissonner.

— Ne bougez pas. Il ne doit pas tomber.

Puis viennent les fraises, dessinant une ligne jusqu'à mon nombril, les groseilles, juste sous mes seins, et le plus osé : des myrtilles juste entre mes lèvres. Je gémis en les sentant glisser.

— Hmm, appétissante... murmure Louis en se redressant.

De là où il est, il a une très belle vue sur mon intimité ainsi décorée.

— Je t'en prie, Paul. C'est ton idée : commence.

Sans se faire prier, Paul se penche vers moi et gobe une moitié d'abricot. Il lèche le jus du fruit autour de mon téton. Je ne peux réprimer un rire lorsque sa moustache me fait des chatouilles. Louis se précipite vers moi pour me tenir les jambes : un mouvement trop brusque et les fruits risquent de tomber. Encouragé par mes soupirs, Paul se penche sur moi pour gober le deuxième abricot. Il s'attarde sur mon téton, le suçant avec la force et l'envie d'un bébé affamé.

Louis m'écarte les jambes et se glisse jusqu'à mon petit trésor, comme il nomme mon intimité. Sa langue vient cueillir une à une les petites boules noires, m'arrachant un gémissement de plaisir à chacune de ses caresses indécentes. Ils dégustent un par un les différents fruits, et lorsqu'ils les terminent, ils se régalent de mon corps. Je tourne la tête et vois Héloïse en pleine extase : accroupie dans l'eau, elle se caresse sous ses jupons. J'imagine que maintenant, elle souhaiterait être à ma place. Je gémis les yeux fermés lorsque la langue de Paul s'engouffre dans mon intimité.

Lorsque j'ouvre les yeux, je me retrouve seule, au pied de l'arbre. J'ai dû m'assoupir. Je me redresse, m'étire. À ce moment-là, près de moi, je trouve un vieux carton jauni. Machinalement, je le prends et le regarde : le valet de pique... le mistigri!

Quel drôle de rêve, en ce bel après-midi d'été...

Lioubov

En ce bel après-midi d'été, je cadre dans le viseur de mon Nikon D300s quatre personnes : deux hommes et deux femmes. L'une d'elles est nue. Moi, c'est Yanos, homme de 39 ans d'origine grecque. Mais que fais-je là? Vous pensez que je vais photographier une partouze, n'est-ce pas? Eh bien vous vous trompez! J'aimerais vous raconter comment je suis arrivé là, mais vous n'allez pas me croire : c'est tellement incroyable que je ne vous demande pas de prendre pour argent comptant ce que je vais vous narrer. Alors prenez cela comme une belle histoire, rien de plus.

En plus de m'adonner à la photographie, je suis féru de spiritisme. Chaque vendredi, avec quelques amis, nous passons la soirée à interroger les esprits. Notre séance du 17 janvier a dépassé tous nos espoirs : nous avons communiqué avec celui d'un peintre.

En revenant chez moi sur les trottoirs rendus glissants par la neige, je me remémorais les phrases formées par le verre se déplaçant de lettre en lettre : « Édouard Manet », « me représenter sur une toile », « daguerréotype : temps de pose trop long, pas de couleurs », « à votre époque, daguerréotypes perfectionnés ». Lorsque je lui avais demandé comment le rejoindre, il avait évoqué un autre esprit désincarné – celui de Wells –, qui avait vraiment inventé une machine à explorer le temps; il viendrait me chercher.

*

Chez moi, incrédule, je me versai un verre de Brockmans, un gin parfumé à la myrtille. J'étais en train de le déguster lorsqu'on sonna à ma porte. Qui osait me déranger? Je tirai le rideau de ma fenêtre équipée d'une jalousie; devant ma maison, une sorte de traîneau équipé d'un gigantesque cercle de cuivre sur son arrière. « Merde... ce n'est pas le Père Noël : il est passé depuis trois semaines! » Je me précipitai à la porte; un gentleman moustachu s'exprima avec un fort accent britannique :

- Monsieur Yanos, je présume...
- Oui, c'est moi. Que me voulez-vous?

— Laissez-moi me présenter : Wells. Herbert George Wells.

Je compris que ce n'était pas une blague : H. G. Wells était vraiment là. Enfin, son ectoplasme. Il reprit la parole :

- Monsieur Manet vous attend; veuillez me suivre, please.
- Un instant; je vais chercher mon matériel.

Je le rejoignis deux minutes plus tard après être allé chercher mon Nikon, une imprimante thermique, et avoir revêtu mon manteau. Je suivis le gentleman qui m'invita à prendre place sur un siège de son « traîneau ». Il actionna un levier surmonté d'une boule de cristal; à ce moment-là, tout se brouilla autour de nous puis nous fûmes enveloppés d'un épais brouillard.

*

Le brouillard s'est dissipé; nous sommes à présent (ou dans le passé...) au centre d'une clairière inondée de soleil où coule un ruisseau. Je me débarrasse de ma chaude pelisse, tant il fait chaud. La température est tellement élevée qu'une jeune femme est dépourvue de vêtements. « À cause de la chaleur, ou dans un autre but? »

— Ah, vous voilà! Vous avez fait un bon voyage?

C'est un grand type barbu, vêtu de noir, qui m'accueille.

- Euh, c'est déstabilisant, quand même... À qui ai-je l'honneur?
- Édouard Manet. Vous pouvez m'appeler « Paul », comme mon ami Gauguin; je préfère. Merci d'avoir donné suite à ma sollicitation.

Il me tend une large patte que je serre avec respect, ému de rencontrer un artiste aussi renommé. Il poursuit en me désignant la jeune femme dénudée :

- Je vous présente mes amis : ma muse, Victorine. Mais elle déteste ce prénom, préférant celui d'Alice.
 - Enchanté, Mademoiselle Alice... une véritable merveille!

- Et voici mon ami Louis Leenhoff, que j'appelle « Double L ». Vous comprendrez pourquoi...
 - Mes respects, Monsieur.

Paul se retourne pour héler la jeune femme qui trempe ses pieds dans l'onde du ruisseau :

- Hé, Loïse... Héloïse, viens que je te présente à monsieur Yanos.
- Attends, Paul; je me lave les pieds que ce fétichiste de « Double L » a copieusement arrosés de sa semence. Il m'en a mis une sacrée dose!

Je comprends que leur amitié est « particulière », m'attendant au pire... ou au meilleur!

Paul se rallonge en face de sa muse qui, m'adressant un clin d'œil, écarte largement ses jambes, ne me laissant aucun doute sur la nature de cette amitié : à mon regard s'offre une vulve épanouie d'où s'écoule du sperme qui dégouline le long de ses cuisses. Elle y passe un doigt pour recueillir quelques gouttes qu'elle porte à sa bouche mutine afin de s'en régaler avec un regard égrillard. Je sens une raideur soudaine dans mon pantalon; si je ne me retiens pas, le petit oiseau risque sortir : un comble pour un photographe!

Paul ne reste pas insensible à ce débordement de sensualité; s'approchant de sa muse, il s'amuse à lui faire des chatouilles sur le trésor exposé entre ses cuisses qu'elle exhibe sans pudeur aux trois mâles concupiscents. Prêt à s'adonner à une luxure des plus débridées, Paul se remémore ma présence et la raison pour laquelle il m'a fait venir :

— Alors, Monsieur Yanos, qu'attendez-vous pour remplir votre office?

Me ressaisissant, j'effectue les réglages adéquats sur mon D300s et cadre le groupe ; même si Héloïse ne nous a pas rejoints (« Double L » a dû lui en mettre une sacrée dose pour qu'elle doive se laver aussi longtemps...), le cadrage est optimal ; j'effleure le déclencheur. Par acquit de conscience, je laisse mon doigt appuyé pour prendre en

rafale ce tableau champêtre. Quelle différence avec le daguerréotype qui nécessitait jusqu'à une heure de pose pour obtenir un cliché en noir et blanc : mon appareil prend sept photos par seconde, et en couleurs!

J'appelle Paul pour lui montrer le résultat. Il sélectionne une photo que je m'empresse de tirer avec mon imprimante; époustouflé du résultat, il me félicite:

— C'est vraiment extraordinaire, Monsieur Yanos; je ne sais comment vous remercier...

Il hésite un moment, puis s'adresse à Alice :

— Alice, viens ici...

Toujours nue, c'est à quatre pattes qu'elle s'approche. Arrivée devant moi, elle s'arrête, attendant les instructions de Paul.

— Aurais-tu une idée, ma chère, pour remercier notre photographe?

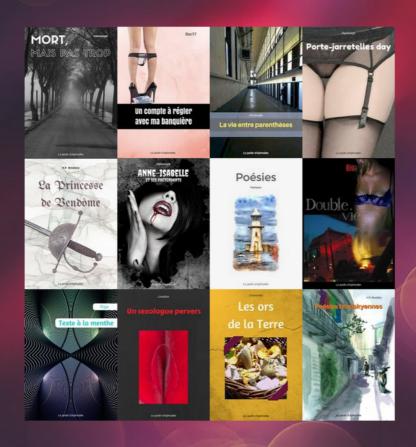
Remarquant mon pantalon toujours distendu par mon érection, elle défait ma braguette, en extrait mon membre turgescent et l'embouche. Quelle douceur... Louis s'approche subrepticement et baisse son pantalon. Je comprends la raison de son surnom : « Double L »... double longueur! Il insère une verge monstrueuse dans le fondement de ma suceuse qui, sous la poussée, gobe la mienne jusqu'à sa base. Je ne mets pas longtemps pour lui inonder la gorge.

Reprenant mes esprits, je vois Paul tirer des victuailles d'un panier en déclamant :

— Et maintenant, déjeunons... sur l'herbe! Tiens, cela me donne une idée pour le titre de mon futur tableau.

*

Maintenant, chaque fois que je me rends au musée d'Orsay, je m'arrête longuement devant cette œuvre et je songe à la délicieuse fellation que m'a prodiguée sa muse Alice pleine de malice en ce bel après-midi d'été.





Création et distribution : Le jardin d'Aphrodite